



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1573

Date de sortie : 20 décembre 2017

Nationalité : France - Chine

Durée du film : 1 H 43

Du 14 au 20 février 2018

Le portrait interdit

de Charles de Méaux



Au milieu du XVIIIème siècle, le jésuite Jean-Denis Attiret est un des peintres officiels de la Cour impériale de Chine. Il se voit confier la tâche honorifique de peindre le portrait de l'impératrice Ulanara. Cette concubine devenue impératrice à la suite de la mort de la première femme de l'empereur Qian Long aura un destin très particulier. Sorte de figure romantique avant l'heure, il ne restera d'elle que ce portrait à la sensualité énigmatique de Joconde asiatique. Le film raconte ce moment fiévreux où l'impératrice chinoise rencontre le peintre jésuite. Un moment où la relation électrique entre un peintre et son modèle est prise en étau entre les contraintes de la cour (et son étiquette rigide) et les différences culturelles les plus extrêmes.

Extraits du dossier de presse (Propos recueillis par Claire Vassé)

Quel est le point de départ de ce Portrait interdit ?

Un portrait énigmatique... une sorte de Joconde chinoise peinte par un jésuite français et visible au musée d'une petite ville française, Dole. Je passe beaucoup de temps en Asie et notamment en Chine. Quand j'ai vu ce tableau, le visage de cette femme est resté dans ma mémoire et la position de ce jésuite français m'a intrigué. Comment pouvait se passer une vie de peintre, une séance de pose à Pékin au XVIIIe siècle ?

Comment est venue l'idée de faire un film à partir de ce tableau ?

Je ne sais pas exactement. Le visage de cette femme m'a poursuivi, c'est sûr mais aussi la façon de ce tableau, si particulière avec son visage qui appartient évidemment à la tradition occidentale alors que tout le reste du tableau évite la perspective et les ombres... une sorte de mixte parfait entre l'occident et l'Orient... Depuis toujours les liens et les rencontres entre les « civilisations » m'ont fascinés. Après, souvent les idées naissent de hasards parfois assez anecdotiques. Disons qu'on est « prêt » à les recevoir, à les transformer en projet... Alors là je suis obligé de reconnaître que c'est une discussion arrosée dans un karaoké de Beijing qui a été le déclencheur... Nous parlions des métissages entre les cultures occidentales et chinoises. À titre d'exemple de ces métissages qui vont de l'influence chinoise sur les jardins anglais aux peintures chinoises les plus célèbres de l'italien Castiglione, j'ai cité ce portrait de femme réalisé par le français Jean Denis Attiret et maintenant visible à Dole ! La discussion en serait restée là, si six mois plus tard ces amis chinois ne m'avaient appelé pour me proposer de « faire le film sur le portrait ». C'est à ce moment là que j'ai découvert

l'impératrice Ulanara, la femme qui avait prêté son visage à la peinture... et son histoire incroyablement romantique. Follement amoureuse de l'Empereur Qing Long qui la délaissait, elle éprouvera tous les tourments de l'âme qu'on prête plus souvent aux personnages de la littérature romantique qu'aux gens de pouvoirs du monde chinois. Quelle rencontre extraordinaire que celle de ce jeune Jésuite, peintre au talent exceptionnel formé à Rome et qui mourra en Chine vingt ans avant la révolution française (et cinq avant la dissolution de la Compagnie de Jésus) et d'une impératrice personnage amoureux et malheureux, sorte d'icône romantique avant l'heure ! C'est dans le double carcan de l'ordre impérial et de l'ordre religieux que ces séances de pose eurent lieu.

Dans le contexte d'abstraction de la peinture chinoise, la force d'incarnation dont est chargé le tableau est d'autant plus saisissante.

Ce qui m'intéresse, c'est comment les représentations occidentales et orientales sont si différentes, et comment elles se croisent à un moment donné, se mélangent, se rencontrent. Car la façon dont on représente le monde crée le monde dans lequel on vit. J'ai l'impression de voir ici cette attirance/rejet entre une peinture occidentale qui cherche à représenter le monde tel qu'il est, et donc à être au plus près de ce qu'elle voit, de l'incarner, de donner du sentiment à ce qu'elle voit et une culture chinoise pour qui nous ne fabriquons que de l'illusion. Une peinture chinoise qui cherche un absolu de la représentation du monde, avec des codifications très fortes. Ils ne cherchent pas à représenter la chose elle-même mais son essence.

Ce qui rejoint l'art conceptuel, d'une certaine façon. Peut-être est ce que comme dans tous mes films, particulièrement le premier, Le Pont du trieur, Le portrait interdit est aussi un film sur la représentation, sur le cinéma, sur ce que c'est que de raconter l'autre, filmer l'altérité... Enfin la seule chose dont je sois sûr, c'est qu'il s'agit d'un moment de séduction et d'amour !

L'histoire d'amour qui éclot entre Attiret et l'impératrice rejoint la question de la représentation dans l'art : jusqu'où ce peintre et cette femme peuvent-ils accueillir le sensible et les sentiments dans leur existence ?

Oui, c'est intéressant de voir l'éclosion du regard, du sentiment et du trouble dans cette Cité interdite où tout est interdit et impossible. Cet interdit est un des enjeux du film. Ce n'est pas l'interdit qui m'intéressait mais la vie, la vie réelle de ces gens (tous assez jeunes en général) sous l'ombre géante de ces interdits. Comment parce que les règles étaient très claires et indépassables, des comportements pouvaient être transgressifs jusqu'à la limite acceptable, comment des solidarités non dites pouvaient se créer (comme entre l'impératrice et sa première servante par exemple). Mais bien sûr cela a donné quelques limites à notre histoire d'amour ! Mais cela a aussi donné beaucoup de puissance à ces instants quasi-amoureux. Les scènes de poses montrent de manière

surprenante, parfois jusqu'à l'humour, combien l'intimité est impossible entre le peintre et son modèle. Ces scènes peuvent paraître surprenantes mais elles m'ont été inspirées par les lettres écrites par Attiret lui-même, où il raconte comment ces concubines vivent toutes ensemble. Et lui se plaint de ne pas arriver à se concentrer car tout ce monde piaillé, fait des commentaires sur son travail.

Pourquoi le choix de Melvil Poupaud pour jouer Attiret ?

Melvil me semble incarner avec justesse la vitalité du jeune peintre occidental mêlée à la religiosité du Jésuite. Un mystique sensible et raisonné... J'ai l'impression qu'il porte en lui à la fois la possibilité de cet amour et son interdit... que dire... une légèreté plus ou moins teintée de gravité. D'ailleurs beaucoup de Jésuites se laissaient pousser la barbe mais j'ai choisi que Melvil n'en ait pas pour renforcer sa singularité. Je voulais aussi éviter le cliché du peintre, dont on suit le trajet du pinceau sur la toile. On ne voit celui-ci qu'au moment où il est achevé, et que ça tourne mal. Comment le portrait regarde les gens ? Comment les gens regardent le portrait ? Comment, en le voyant, l'empereur comprend ce qui s'est passé et tout explose ? Je voulais filmer la puissance du regard et de la représentation, pas la fabrication d'un objet..

...Le film a été tourné dans les décors reconstitués de la Cité interdite, avec des centaines de figurants, des costumes en soie brodés main, fidèles au fil près aux originaux, et des objets d'époque d'une valeur de 300 000 euros pièce. Le résultat, à l'écran, est somptueux, digne, dans ses extérieurs comme ses intérieurs, des grands drames de Zhang Yimou. Avec, en même temps, un vrai sens de l'épure : belle idée, par exemple, d'avoir fait s'animer les dessins au fusain de Jean-Denis Attiret pour représenter les scènes de bataille... Les dernières séquences — une promenade lumineuse et cruelle dans un jardin au milieu d'enfants, un geste esquissé par l'impératrice qui se condamne elle-même — séduisent par leur romantisme enflammé. (Télérama : **Guillemette Odicino**)



À partir d'un tableau authentique et fascinant, sorte de Joconde asiatique, un film qui joue la carte romanesque de la fiction sentimentale et de l'exotisme : raffiné et ingénieux (Dauphiné libéré : **J. Serroy**)

Au fil de cette histoire qui donne à Charles de Meaux l'occasion de faire une magnifique peinture de la Cité Interdite, irradié par la beauté de son actrice, enveloppé dans une musique exquise, le cinéma devient un geste de plasticien, et la peinture, qui se met en mouvement dès l'ouverture du film dans une splendide séquence animée, une forme d'expression éminemment cinématographique. (Le Monde : **Isabelle Régnier**)

...Une œuvre délicate tournée in situ par un cinéaste français féru d'Asie, qui confronte les sociétés orientale et occidentale de l'époque à travers les arts plastiques.... Le lien trouble entre l'artiste et son modèle lors des séances de pose contrevient à la règle ecclésiastique mais aussi au statut quasi divin de l'impératrice de Chine. Dilemmes et tensions très bien exprimés dans ce film confectionné avec un soin et un goût exquis (costumes, maquillages et décors).... Mais cette œuvre pourrait devenir une référence en matière de reconstitution raffinée de la Chine ancestrale. (L'Humanité : **Vincent Ostria**)

S'il reconstitue avec un soin minutieux les fastes de la Cour, Charles de Meaux s'intéresse avant tout aux longues séances de pose entre le peintre et son modèle et au trouble qui naît entre eux, au fur et à mesure que le portrait prend forme. Tout l'art du film consiste ainsi à évoquer, par petites touches, la naissance des sentiments, dans l'univers très rigide de la Cour impériale de l'époque. Elle passe moins par les dialogues que par une exaltation de tous les sens portée aussi bien par la beauté des images que par les sons. (La Croix : **Céline Rouden**)

Egalement cette semaine : **MARIANA** de **Marcela Said**
WALLACE ET GROMIT – CŒURS A MODELER de **Nick Park**

Et du 21 février au 6 mars 2018, le Cinémateur fait son festival.....